

Vurm, Petr; Maalouf, Amin

Amin Maalouf (1949, Beyrouth, Liban)

In: Vurm, Petr. *Anthologie de la littérature francophone*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 39-52

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131331>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Amin MAALOUF (1949, Beyrouth, Liban)

La destinée littéraire d'Amin Maalouf – né le 25 février 1949, à Beyrouth, au Liban –, comme écrivain de langue française est liée à l'histoire des minorités du Proche-Orient. Le village familial évoqué dans *Le Rocher de Tanios*, Aïn el-Kabou, à majorité maronite et grecque-orthodoxe dans le Haut Metn, à 40 km de Beyrouth, domine les rivages de la Méditerranée. Pour le Liban complexe des communautés, il appartient à une famille arabe et chrétienne de la communauté catholique grecque melkite, fidèle aux rites byzantins. Sa mère est née en Egypte, à Tanta, ville du delta, où ses parents, fuyant les massacres de 1915 à Istanbul, s'étaient installés. Il passe sa prime enfance au Caire, ville qu'il faut quitter après les émeutes en 1951.

Son enfance est nourrie du récit de ces déracinements des « patries originelles », de ces exils, et des demeures perdues : celles des arrière-grands-parents de Constantinople (Istanbul) sur le Bosphore, en Turquie, puis celle des grands-parents au Caire. La famille de son père, Ruchdi Maalouf, a vécu au village du Mont-Liban, où son grand-père avait fondé une école, jusqu'aux années 1930 ; puis elle s'est déplacée à Beyrouth à l'initiative de la grand-mère paternelle, fille d'un pasteur presbytérien, pour permettre la scolarisation des enfants à l'A.U.B., l'Université américaine de Beyrouth. C'est sa mère qui fait qu'il soit scolarisé dans le réseau les établissements francophones du Liban ; il effectue ses études secondaires et universitaires en français, dans les établissements des Jésuites à Notre-Dame de Jamour et à l'Université Saint-Joseph (Lettres, économie et sociologie).

En 1971, il devient journaliste de la presse arabe, mais aussi peintre et musicologue. L'arabe maternel sert à la communication quotidienne, la pensée puis à ses activités professionnelles. Le français reste alors la langue seconde, la langue de l'école, et celle des notes intimes, sa « part de l'ombre », et sa principale langue de lecture, celle de la découverte du monde, des idées, de la littérature. Il a 22 ans et collabore à la rédaction du principal quotidien de langue arabe, *An-Nahar*, effectue des voyages en Afrique et en Asie et rend compte de nombreux événements, de la chute de la monarchie éthiopienne à la dernière bataille de Saïgon. En rentrant d'un voyage au Bangladesh, en Inde et au Vietnam, le 13 avril 1975, il est le témoin, chez lui, à Aïn-el-Rommaneh, des graves représailles considérées comme les premiers déclencheurs de la guerre civile libanaise. Le bombardement de son quartier contraint sa famille à rejoindre le village familial de la montagne et il

prend la décision de quitter le Liban. Le 16 juin 1976, il embarque au port de Jounieh, pour l'île de Chypre, puis pour la France. Il quitte donc le Liban à 27 ans pour échapper au déchaînement de la violence dans un conflit qu'il juge suicidaire. Il s'installe à Paris, où le rejoignent son épouse Andrée et ses trois enfants. Il reprend son activité de journaliste, devient directeur de l'édition internationale d'*An-Nahar*, *An-Nahar al-Arabi wa Douwali*, puis rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Jeune Afrique*. Reporter à Téhéran en février 1979, il assiste à la proclamation de la république islamique. En 1983, il publie *Les Croisades vues par les Arabes*, ouvrage qui connaît un important succès d'édition (traduit en plusieurs langues).

À partir de 1985, il décide de se consacrer entièrement à l'écriture en français, retourne au Liban où il a peu été les vingt-cinq dernières années. Il partage actuellement son temps entre Paris et le long isolement consacré à la création dans une maison de pêcheur de l'île d'Yeu. En une dizaine d'ouvrages publiés en une vingtaine d'années, il devient un écrivain reconnu des lettres françaises. De 1986 à 1996, il expérimente, à partir de l'histoire du Proche-Orient, le genre littéraire des récits historiques. À la demande de Gérard Mortier, directeur du Festival de Salzbourg, il engage en 1997 un nouveau cycle de création comme librettiste et, à partir de 1998, il aborde dans des essais, à la lumière de son identité plurielle, les questions vives du rapport du monde arabe et de l'occident. Son œuvre est aujourd'hui traduite en plus de quarante langues. Il reçoit le prix des Maisons de la Presse pour *Samarcande* (1988) et le prix Goncourt pour *Le Rocher de Tanios* (1993). En 1997, il est nommé membre du Haut Conseil de la francophonie.

La blessure des exils et des conflits du Proche-Orient et la révolte contre le statut minoritaire, statut réducteur jamais accepté, vont susciter la création littéraire. Homme de la traversée des frontières, des langues, des communautés, des pays, il réinvestit dans des « fictions impures », les éléments biographiques qui ont nourri sa vie. Moins intéressé par les expérimentations de l'écriture de la post-modernité que par l'histoire des civilisations, des périodes clés, des personnages d'exception dont l'expérience parle pour le présent, il aborde d'abord la fiction en historien.

Son premier ouvrage, commande d'éditeur, porte sur la vision des autres (1986). Il s'appuie sur la lecture des archives anciennes des chroniqueurs arabes à l'époque des Croisades, en particulier Bahaeddine, chroniqueur historiographe de Saladin. Cet ouvrage inaugure un premier cycle d'écriture, celui des

récits historiques. Amin Maalouf nourrit une véritable passion pour l'histoire et pour la longue lecture attentive de manuscrits et documents : il lit et consulte plus de deux cents livres pour écrire *Samarcande*. Homme de la route et du voyage, plutôt que des racines, il privilégie la recherche de ce qu'il appelle des « mythes positifs », ces moments rares et improbables où se rencontrent des « êtres de frontières », sur les lignes de confrontation, dans des périodes de fractures de l'histoire où se joue l'avenir incertain des sociétés. Les périple des personnages conduisent dans des villes-mondes lestées du poids des cultures et des civilisations : Grenade, Constantinople, Le Caire, Gênes, Jérusalem, Samarcande. Il explore ainsi, dans quatre ouvrages, des géographies historiques mythiques : en 1986, l'Espagne, de l'Andalousie des trois religions à la chute de Grenade en 1492, à travers la biographie du voyageur Hassan Al-Wazzan, dit Léon l'Africain, auteur de la *Description de l'Afrique*, écrit en langue italienne ; en 1988, la Perse d'Omar Khayyam, poète persan des XI^e et XII^e siècles qui se retire du monde pour bâtir son propre univers et celle de Mani, peintre, médecin et philosophe, fondateur du manichéisme, au III^e siècle de notre ère ; en 1993, les archives familiales sont utilisées dans *Le Rocher de Tanios*, pour l'évocation des destinées de la montagne libanaise dans les années 1830 ; en 2000, dans *Le Périple de Baldassare*, l'Italie de Gênes, où Baldassare Embriaco, Génois d'Orient, tient le journal du voyage qu'il entreprend en 1665 et qui le mène d'Alep à Constantinople, puis à Smyrne et à Londres (Prix Jacques Audiberti – Ville d'Antibes 2000). Il y a chez les personnages d'Amin Maalouf, un parti pris de résistance. Des héros caractérisés par une fragilité, celle de « l'exil avant l'exil », en temps de troubles et de bouleversements sociopolitiques, dans l'effondrement des certitudes, construisent leur identité complexe, ouverte aux autres et au devenir, pleine de sagesse et de sérénité.

Du journaliste l'écrivain conserve l'écriture claire et le sens aigu des événements. Le roman historique, où il trouve son identité littéraire, peut être lu, à la frontière des genres, comme des mémoires, des biographies fictives ou des essais dans la tradition humaniste. Ses références littéraires sont des auteurs qui ont souvent traversé plusieurs langues ou qui entretiennent un rapport passionnel et lucide à la société et l'histoire de leur génération : Thomas Mann, Stefan Zweig, Marguerite Yourcenar, Albert Camus, Omar Khayyam, Charles Dickens, Léon Tolstoï. L'enchantement du récit, dans la tradition des contes orientaux, sans descriptions ni érudition excessives, tient à la trame narrative, à l'enchaînement des péripéties, et à un effet de réel créé par le lexique des

noms de lieux et de personnages, l'évocation des petits faits vrais et des coutumes. Il met aussi son talent d'écrivain de l'histoire au service d'une passion familiale, la musique, et compose le livret d'une création réalisée avec la compositrice Kaija Saariaho, le metteur en scène Peter Sellars et le chef d'orchestre Esa-Pekka Salonen.

Il est attentif à réhabiliter une francophonie qui rassemble et s'ouvre à la modernité. Dans un rapport sur la contribution du multilinguisme au dialogue interculturel en Europe, il propose la notion de « langue personnelle adoptive », pour évoquer, en quelque sorte, une seconde langue maternelle, langue « distinctive » de création, différente de la langue identitaire et de la langue de communication internationale.

Amin Maalouf, qu'insupporte toute discrimination, à une époque du retour à l'identitaire, contestant la théorie du « choc des civilisations », revendique dans ses essais le droit aux appartenances multiples et à leur reconnaissance, contre le tribalisme du monde. Il a été ainsi rapporteur, en 2008 d'un rapport de 30 pages, « Un défi salutaire : comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe », d'un Groupe de travail de la Commission européenne.

Le rocher de Tanios (1993)

Dans le village où je suis né, les rochers ont un nom. Il y a le Vaisseau, la Tête de Tours, l'Embuscade, le Mur, et aussi les Jumeaux, encore dits les Seins de la goule. Il y a surtout la Pierre aux soldats ; c'est là qu'autrefois on faisait le guet lorsque la troupe pourchassait les insoumis ; aucun lieu n'est plus vénéré, plus chargé de légendes. Pourtant, lorsqu'il m'arrive de revoir en songe le paysage de mon enfance, c'est un autre rocher qui m'apparaît. L'aspect d'un siège majestueux, creusé et comme usé à l'emplacement des fesses, avec un dossier haut et droit s'abaissant de chaque côté en manière d'accoudoir — il est le seul, je crois, à porter un nom d'homme, le Rocher de Tanios.

J'ai longtemps contemplé ce trône de pierre sans oser l'aborder. Ce n'était pas la peur du danger ; au village, les rochers étaient nos terrains de jeu favoris et, même enfant, j'avais coutume de défier mes aînés aux escalades les plus périlleuses ; nous n'avions d'autre équipement que nos mains et nos jambes nues, mais notre peau savait se coller à la peau de la pierre et pas un colosse ne résistait.

Non, ce n'était pas la peur de tomber qui me retenait. C'était une croyance, et c'était un serment. Exigé par mon grand-père, quelques mois avant sa mort. « Tous

les rochers, mais jamais celui-là ! » Les autres gamins demeuraient comme moi à distance, avec la même crainte superstitieuse. Eux aussi avaient dû promettre, la main sur le duvet de la moustache. Et obtenir la même explication : « On le surnommait Tanios-kichk. Il était venu s'asseoir sur ce rocher. On ne l'a plus revu. »

On avait souvent évoqué devant moi ce personnage, héros de tant d'histoires locales, et toujours son nom m'avait intrigué. Tanios, j'entendais bien, c'était l'une des nombreuses variantes locales d'Antoine, à l'instar d'Antoun, Antonios, Mtanios, Tanos ou Tannous.. Mais pourquoi ce risible surnom de « kichk » ? Cela, mon grand-père n'a pas voulu me le révéler. Il a seulement dit ce qu'il estimait pouvoir dire à un enfant : « Tanios était le fils de Lamia. Tu as sûrement entendu parler d'elle. C'était très loin dans le passé, même moi je n'étais pas encore né, et mon propre père non plus. En ce temps-là, le pacha d'Egypte faisait la guerre aux Ottomans, et nos ancêtres ont souffert. Surtout après le meurtre du patriarche. On l'a abattu juste là, à l'entrée du village, avec le fusil du consul d'Angleterre... » C'est ainsi que parlait mon grand-père quand il ne voulait pas me répondre, il lançait des bribes de phrases comme s'il indiquait un chemin, puis un autre, puis un troisième, sans toutefois s'engager dans aucun. Il m'a fallu attendre des années avant de découvrir la véritable histoire.

Je tenais pourtant le meilleur bout du fil puisque je connaissais le nom de Lamia. Nous le connaissions tous, au pays, grâce à un dicton qui, par chance, a traversé deux siècles pour parvenir jusqu'à nous : « Lamia, Lamia, comment pourrais-tu cacher ta beauté ? »

Ainsi, encore de nos jours, quand les jeunes gens rassemblés sur la place du village voient passer quelque femme enveloppée dans un châle, il s'en trouve toujours un pour murmurer : « Lamia, Lamia... » Ce qui est souvent un authentique compliment, mais peut relever quelquefois aussi de la plus cruelle dérision.

La plupart de ces jeunes ne savent pas grand-chose de Lamia, ni du drame dont ce dicton a conservé le souvenir. Ils se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu de la bouche de leurs parents ou de leurs grands-parents, et parfois, comme eux, ils accompagnent leurs paroles d'un geste de la main vers la partie haute du village, aujourd'hui inhabitée, où l'on aperçoit les ruines encore imposantes d'un château.

A cause de ce geste, qu'on a tant de fois reproduit devant moi, j'ai longtemps imaginé Lamia comme une sorte de princesse qui, derrière ces hauts murs, abritait sa beauté des regards villageois. Pauvre Lamia, si j'avais pu la voir s'affairer dans les cuisines, ou trotter pieds nus à travers les vestibules, une cruche dans les mains, un fichu sur la tête, j'aurais difficilement pu la confondre avec la châtelaine.

Elle ne fut pas servante non plus. J'en sais aujourd'hui un peu plus long sur elle. Grâce, d'abord, aux vieillards du village, hommes et femmes, que j'ai inlassablement questionnés. C'était il y a vingt ans et plus, ils sont tous morts, depuis, à l'exception d'un seul. Son nom est Gébrayel, c'est un cousin de mon grand-père et il a aujourd'hui quatre-vingt-seize ans. Si je le nomme, ce n'est pas seulement parce qu'il a eu le privilège de survivre, c'est surtout parce que le témoignage de cet ancien instituteur passionné d'histoire locale aura été le plus précieux de tous ; irremplaçable, en vérité. Je restais des heures à le fixer, il avait de vastes narines et de larges lèvres sous un petit crâne chauve et ridé — des traits que l'âge a très certainement appuyés. Je ne l'ai pas revu dernièrement, mais on m'assure qu'il a toujours ce ton de confiance, ce même débit ardent, et une mémoire intacte. A travers les mots que je m'appête à écrire, c'est souvent sa voix qu'il faudra écouter.

Je dois à Gébrayel d'avoir acquis très tôt l'intime conviction que Tanios avait bien été, par-delà le mythe, un être de chair. Les preuves sont venues plus tard, des années plus tard. Lorsque, la chance aidant, je pus enfin mettre la main sur d'authentiques documents.

Il en est trois que je citerai souvent. Deux qui émanent, de personnages ayant connu Tanios de près. Et un troisième plus récent. Son auteur est un religieux décédé au lendemain de la Première Guerre mondiale, le moine Elias de Kfaryabda — c'est le nom de mon village, je ne pense pas l'avoir mentionné encore. Son ouvrage s'intitule comme suit : *Chronique montagnarde ou l'Histoire du village de Kfaryabda des hameaux et des fermes qui en dépendent des monuments qui s'y élèvent des coutumes qui y sont observées des gens remarquables qui y ont vécu et des événements qui s'y sont déroulés avec la permission du Très-Haut.*

Un livre étrange, inégal, déroutant. Certaines pages, le ton est personnel, la plume s'échauffe et se libère, on se laisse porter par quelques envolées, par quelques écarts audacieux, on croit être en présence d'un écrivain vrai. Et puis soudain, comme s'il craignait d'avoir péché par orgueil, le moine se rétracte, s'efface, son ton s'aplatit, il se rabat pour faire pénitence sur son rôle de pieux compilateur, alors il accumule les emprunts aux auteurs du passé et aux notables de son temps, en vers de préférence, ces vers arabes de l'âge de la Décadence, empestés d'images convenues et de sentiments froids.

Cela, je ne m'en suis aperçu qu'après avoir achevé la deuxième lecture minutieuse de ces mille pages — neuf cent quatre-vingt-sept, très précisément, du préambule au traditionnel vers final disant « toi qui liras mon livre montre-toi

indulgent... ». Au début, lorsque j'avais eu entre les mains cet ouvrage à la reliure verte simplement ornée d'un grand losange noir, et que je l'avais ouvert pour la première fois, je n'avais remarqué que cette écriture tassée, sans virgules ni points, sans paragraphes non plus, rien que des moutonnements calligraphiques enfermés dans leurs marges comme une toile dans son cadre, avec, ça et là, un mot volant pour rappeler la page précédente ou annoncer la suivante.

Hésitant encore à m'engager dans une lecture qui menaçait d'être rebutante, je feuilletais le monstre du bout des doigts, du bout des yeux, quand devant moi se détachèrent ces lignes—je les ai aussitôt recopiées, et plus tard traduites et ponctuées :

« Du quatre novembre 1840 date l'énigmatique disparition de Tanios-kichk... Pourtant, il avait tout, tout ce qu'un homme peut attendre de la vie. Son passé s'était dénoué, la route de l'avenir s'était aplanie. Il n'a pu quitter le village de son plein gré. Nul ne peut douter qu'une malédiction s'attache au rocher qui porte son nom. »

A l'instant, les mille pages cessèrent de me paraître opaques. Je me mis à regarder ce manuscrit d'une tout autre manière. Comme un guide, un compagnon. Ou peut-être comme une monture.

Mon voyage pouvait commencer.

PREMIER PASSAGE

La tentation de Lamia

Puisse le Très-Haut m'accorder Son pardon pour les heures et les journées que je vais devoir dérober au temps béni de la prière et des Saintes Lectures afin d'écrire cette histoire imparfaite des gens de ma contrée, mon excuse étant qu'aucune des minutes que nous vivons n'aurait existé sans les millénaires qui l'ont précédée depuis la Création, et qu'aucun de nos battements de coeur n'aurait été possible s'il n'y avait eu les générations successives des aïeux, avec leurs rencontres, leurs promesses, leurs unions consacrées, ou encore leurs tentations.

*Préambule de la Chronique montagnarde,
oeuvre du moine Elias de Kfaryabda.*

I

En ce temps-là, le ciel était si bas qu'aucun homme n'osait se dresser de toute sa taille. Cependant, il y avait la vie, il y avait des désirs et des fêtes. Et si l'on n'attendait jamais le meilleur en ce monde, on espérait chaque jour échapper au pire.

Le village entier appartenait alors à un même seigneur féodal. Il était l'héritier d'une longue lignée de cheikhs, mais lorsqu'on parle aujourd'hui de « l'époque du cheikh » sans autre précision, nul ne s'y trompe, il s'agit de celui à l'ombre duquel a vécu Lamia.

Ce n'était pas, loin s'en faut, l'un des personnages les plus puissants du pays. Entre la plaine Orientale et la mer, il y avait des dizaines de domaines plus étendus que le sien. Il possédait seulement Kfaryabda et quelques fermes autour, il devait avoir sous son autorité trois cents foyers, guère plus. Au-dessus de lui et de ses pairs, il y avait l'émir de la Montagne, et au-dessus de l'émir les pachas de province, ceux de Tripoli, de Damas, de Saïda ou d'Acre. Et plus haut encore, beaucoup plus haut, au voisinage du Ciel, il y avait le sultan d'Istanbul. Mais les gens de mon village ne regardaient pas si haut. Pour eux, « leur » cheikh était déjà un personnage considérable.

Ils étaient nombreux, chaque matin, à prendre le chemin du château pour attendre son réveil, se pressant dans le couloir qui mène à sa chambre. Et lorsqu'il paraissait, ils l'accueillaient par cent formules de vœux, à voix haute à voix basse, cacophonie qui accompagnait chacun de ses pas.

La plupart d'entre eux étaient habillés comme lui, seroual noir bouffant, chemise blanche à rayures, bonnet couleur de terre, et tout le monde ou presque arborait les mêmes moustaches épaisses et bouclées fièrement vers le haut dans un visage glabre. Ce qui distinguait le cheikh ? Seulement ce gilet vert pomme, agrémenté de fils d'or, qu'il portait en toute saison comme d'autres portent une zibeline ou un sceptre. Cela dit, même sans cet ornement, aucun visiteur n'aurait eu de peine à distinguer le maître au milieu de sa foule, à cause de ces plongées que toutes les têtes effectuaient les unes après les autres pour lui baiser la main, cérémonial qui se poursuivait jusqu'à la salle aux Piliers, jusqu'à ce qu'il eût pris sur le sofa sa place habituelle et porté à ses lèvres le bout doré du tuyau de sa pipe d'eau.

En rentrant chez eux, plus tard dans la journée, ces hommes diraient à leurs épouses : « Ce matin, j'ai vu la main du cheikh. » Non pas : « J'ai baisé la main... » Cela, on le faisait, certes, et en public, mais on avait pudeur à le dire. Non plus : « J'ai vu le cheikh » — parole prétentieuse, comme s'il s'agissait d'une rencontre

entre deux personnages de rang égal ! Non, « J'ai vu la main du cheikh », telle était l'expression consacrée.

Aucune autre main n'avait autant d'importance. La main de Dieu et celle du sultan ne prodiguaient que les calamités globales ; c'est la main du cheikh qui répandait les malheurs quotidiens. Et aussi, parfois, des miettes de bonheur.

Dans le parler des gens du pays, le même mot, *kaff*, désignait parfois la main et la gifle. Que de seigneurs en avaient fait un symbole de puissance et un instrument de gouvernement. Quand ils dévisaient entre eux, loin des oreilles de leurs sujets, un adage revenait dans leur bouche : « Il faut qu'un paysan ait toujours une gifle près de la nuque » ; voulant dire qu'on doit constamment le faire vivre dans la crainte, l'épaule basse. Souvent, d'ailleurs, « gifle » n'était qu'un raccourci pour dire « fers », « fouet », « corvées »...

Aucun seigneur n'était sanctionné pour avoir malmené ses sujets ; si, quelques rares fois, des autorités supérieures lui en tenaient rigueur, c'est qu'elles étaient résolues à le perdre pour de tout autres raisons, et qu'elles cherchaient le moindre prétexte pour l'accabler. On était depuis des siècles sous le règne de l'arbitraire, et si jamais il y avait eu jadis un âge d'équité, plus personne n'en avait gardé le souvenir.

Lorsqu'on avait la chance d'avoir un maître moins avide, moins cruel que les autres, on s'estimait privilégié, et on remerciait Dieu d'avoir montré tant de sollicitude, comme si on Le jugeait incapable de faire mieux.

C'était le cas à Kfaryabda ; je me souviens d'avoir été surpris, et plus d'une fois indigné, par la manière affectueuse dont certains villageois évoquaient ce cheikh et son règne. Il est vrai, disaient-ils, qu'il donnait volontiers sa main à baiser et que, de temps à autre, il assenait à l'un de ses sujets une gifle sonore, mais ce n'était jamais une vexation gratuite ; comme c'était lui qui rendait justice en son domaine, et que tous les différends — entre frères, entre voisins, entre mari et femme — se réglaient devant lui, le cheikh avait l'habitude d'écouter les plaignants, ensuite quelques témoins, avant de proposer un arrangement ; les parties étaient sommées de s'y conformer, et de se réconcilier séance tenante par les embrassades coutumières ; si quelqu'un s'entêtait, la gifle du maître intervenait en argument ultime.

Une telle sanction était suffisamment rare pour que les villageois ne pussent plus parler d'autre chose pendant des semaines, s'évertuant à decrir le sifflement de la gifle, fabulant sur les marques des doigts qui seraient restées visibles pendant trois jours, et sur les paupières du malheureux qui plus jamais ne cesseraient de cligner.

Les proches de l'homme giflé venaient lui rendre visite. Ils s'asseyaient en cercle autour de la pièce, silencieux comme à un deuil. Puis l'un d'eux élevait la voix pour dire qu'il ne fallait pas se sentir humilié. Qui donc n'a jamais été giflé par son père ?

C'est ainsi que le cheikh voulait être considéré. En s'adressant aux gens de son domaine, même aux plus âgés, il disait « yabné », « mon fils ! », ou « ma fille ! », « *ya binté* ! ». Il était persuadé qu'un pacte intime le liait à ses sujets, ils lui devaient obéissance et respect, il leur devait sa protection en toutes circonstances. Même en ce début du dix-neuvième siècle, cette sorte de paternalisme intégral apparaissait déjà comme une incongruité, une survivance d'un âge primordial d'enfance et d'innocence, dont la plupart des villageois s'accommodaient, et dont certains de leurs descendants gardent encore la nostalgie.

Moi-même, je dois l'avouer, en découvrant certaines facettes du personnage, je me suis senti devenir un peu moins sévère envers lui. Car si « notre cheikh » tenait à chacune de ses prérogatives, il ne faisait pas, comme tant d'autres seigneurs, bon marché de ses devoirs. Ainsi, tous les paysans devaient lui apporter une part de leur récolte ; mais il avait coutume de leur dire, en échange, que « personne dans ce domaine n'aura faim tant qu'il restera au château un pain et une olive ». Plus d'une fois les villageois avaient pu vérifier que ce n'était pas vaine parole.

Tout aussi importante aux yeux des villageois était la manière dont le cheikh traitait avec les autorités supérieures, et c'est d'abord pour cette raison que l'on a gardé de lui un si complaisant souvenir. Les autres seigneurs, quand l'émir ou le pacha exigeaient d'eux quelque nouvel impôt, ne prenaient guère la peine d'argumenter, se disant qu'il valait mieux pressurer leurs sujets plutôt que de se mettre mal avec les puissants. Pas « notre » cheikh. Lui tempêtait, se démenait, envoyait supplique après supplique, parlait de disette, de gel, de sauterelles, glissait de judicieux bakchichs, et quelquefois il obtenait un délai, une remise, voire une exemption. On dit que les agents du Trésor extorquaient alors les sommes manquantes à des seigneurs plus dociles.

Il n'avait pas souvent gain de cause. Les autorités étaient rarement disposées à transiger en matière d'impôts. Du moins avait-il le mérite d'essayer, et les paysans lui en savaient gré.

Non moins appréciée était sa conduite en temps de guerre. Se targuant d'une vieille coutume, il avait obtenu pour ses sujets le droit de se battre sous leur propre drapeau au lieu d'être enrôlés avec le reste de la troupe. Un privilège inouï pour

un fief aussi minuscule qui pouvait aligner, au mieux, quatre cents hommes. Pour les villageois, la différence était grande. Partir avec ses frères, ses fils, ses cousins, commandés par le cheikh lui-même, qui les connaissait chacun par son prénom, savoir qu'on ne serait pas abandonné sur place si l'on était blessé, qu'on serait racheté si l'on était capturé, qu'on serait décemment enterré et pleuré si l'on devait mourir ! Savoir aussi que l'on ne serait pas envoyé à l'abattoir pour faire plaisir à quelque pacha dépravé ! Ce privilège, les paysans en étaient aussi fiers que le cheikh. Mais, bien entendu, il fallait le mériter. On ne pouvait se contenter de « faire semblant », il fallait se battre, et vaillamment, beaucoup plus vaillamment que la piétaille d'à côté ou d'en face, il fallait que leur bravoure fût constamment citée en exemple dans toute la Montagne, dans tout l'empire, c'était leur fierté, leur honneur, et aussi le seul moyen de garder ce privilège.

Pour toutes ces raisons, les gens de Kfaryabda considéraient « leur » cheikh comme un moindre mal. Il serait même apparu comme une véritable bénédiction s'il n'avait eu un travers, un insupportable travers qui, aux yeux de certains villageois, réduisait à néant ses plus nobles qualités.

— Les femmes ! me dit le vieux Gébrayel, et dans son visage de buse s'allumèrent des yeux carnassiers. Les femmes ! Le cheikh les convoitait toutes, et il en séduisait une chaque soir !

S'agissant du dernier bout de phrase, c'est une affabulation. Mais pour le reste, qui est tout de même l'essentiel, il semble bien que le cheikh, à l'instar de ses ancêtres, à l'instar de tant d'autres seigneurs sous toutes les latitudes, vivait dans la ferme conviction que toutes les femmes de son domaine lui appartenaient. Comme les maisons, comme les terres, les mûriers et les vignes. Comme les hommes, d'ailleurs. Et qu'un jour ou l'autre, à sa convenance, il pouvait faire valoir son droit.

Il ne faudrait pas, pour autant, l'imaginer en satire rôdant dans le village à la recherche de sa proie, avec ses hommes de main dans le rôle de rabatteurs. Non, les choses ne se passaient pas ainsi. Si impérieux que fut son désir, il ne se départait à aucun moment d'un certain quant-à-soi, jamais il n'aurait songé à se glisser furtivement par une porte dérobée pour profiter comme un voleur de l'absence d'un mari. C'est chez lui qu'il officiait, si l'on peut dire.

De même que chaque homme devait monter, ne serait-ce qu'une fois par mois, « voir la main du cheikh », toutes les femmes devaient fournir leur journée au château, pour aider aux travaux courants ou saisonniers, c'était leur façon à elles de manifester leur allégeance. Certaines faisaient montre d'habiletés particulières

— une façon incomparable de battre la viande au mortier, ou d'amincir la pâte à pain. Et quand il fallait préparer un festin, toutes les compétences étaient requises à la fois. Une forme de corvée, en somme ; mais répartie ainsi entre des dizaines, des centaines de femmes, elle en devenait moins pesante.

J'ai peut-être laissé croire que la contribution des hommes se limitait au baise-main matinal. Ce ne serait pas conforme à la réalité. Ils étaient tenus de s'occuper du bois et des nombreuses réfections, de relever sur les terres du cheikh les terrasses écroulées, sans oublier la corvée suprême des mâles, la guerre. Mais, en temps de paix, le château était une ruche de femmes, qui s'activaient, bavardaient, se distraient aussi. Et quelquefois, au moment de la sieste, quand le village entier s'enfonçait dans une pénombre de langueur, l'une ou l'autre de ces femmes s'égarait entre couloirs et chambres, pour refaire surface deux heures plus tard au milieu des murmures.

Certaines se prêtaient à ce jeu de fort bonne grâce, flattées d'avoir été courtisées, désirées. Le cheikh avait de la prestance ; de plus, elles savaient que, loin de se précipiter sur la première chevelure aperçue, il prisait le charme et l'esprit. On rapporte encore au village cette phrase qu'il répétait : « Il faut être un âne pour se coucher au côté d'une ânesse ! » Insatiable, donc, mais exigeant. C'est l'image qu'on a gardée de lui aujourd'hui, et c'est probablement cette même image qu'avaient ses contemporains, ses sujets. Aussi, bien des femmes avaient-elles envie d'être au moins remarquées, cela les rassurait sur leur charme. Quitte, ensuite, à se laisser ou non suborner. Un jeu dangereux, j'en conviens ; mais au moment où leur beauté bourgeonnait, puis s'épanouissait, pouvaient-elles, avant de se faner, renoncer à toute envie de séduire ?

La plupart, toutefois, et quoi qu'en dise le vieux Gébrayel, ne voulaient pas de ces amours compromettantes et sans lendemain. Elles ne se prêtaient à aucun autre jeu galant que la dérobadie, et il semble bien que le maître savait s'y résigner lorsque son « adversaire » se montrait futée. Et d'abord prévoyante : à partir du moment où une personne convoitée se retrouvait en tête à tête avec le cheikh, elle ne pouvait plus l'éconduire sans l'humilier, ce qu'aucune villageoise n'aurait eu le cran de faire. Leur habileté devait s'exercer plus tôt, pour leur éviter justement de se retrouver dans cette situation embarrassante. Elles avaient imaginé une panoplie de ruses. Certaines, quand c'était leur tour de venir au château, se présentaient avec, sur le bras, un enfant en bas âge, le leur ou celui d'une voisine. D'autres se faisaient accompagner par leur soeur ou leur mère, sûres qu'ainsi elles ne seraient pas inquiétées. Un autre procédé pour échapper aux assiduités

du maître était d'aller s'asseoir tout près de sa jeune épouse, la cheikha, et de ne plus s'en éloigner jusqu'au soir.

Le cheikh ne s'était marié qu'au seuil de la quarantaine, et encore, il avait fallu lui forcer la main. Le patriarche de sa communauté avait reçu tant de plaintes contre l'incorrigible séducteur qu'il s'était décidé à user de son influence pour mettre fin à cette situation scandaleuse. Et il avait cru trouver la parade idéale : le marier à la fille d'un chef féodal bien plus puissant que lui, le seigneur du grand Jord, dans l'espoir qu'ainsi, par égard pour son épouse, et plus encore pour ne pas irriter son beau-père, le maître de Kfaryabda serait contraint de s'assagir.

Dès la première année, la cheikha avait donné naissance à un fils, qui fut prénommé Raad. L'homme, cependant, malgré sa satisfaction d'avoir un héritier, avait très vite renoué avec son vice, délaissant son épouse au cours de sa grossesse, et encore plus après l'accouchement.

Laquelle épouse, démentant les prévisions du patriarche, allait faire preuve d'une surprenante faiblesse. Sans doute avait-elle à l'esprit l'exemple de sa propre famille de féodaux, un père et des frères volages, et une mère résignée. A ses yeux, la conduite de son mari était le fruit de son tempérament ainsi que de son rang social, deux choses qu'elle ne pouvait changer. Elle ne voulait jamais qu'on lui parlât des aventures du cheikh, pour qu'elle ne fût pas contrainte de réagir. Mais les ragots lui parvenaient, et elle en souffrait, même si elle ne pleurait que lorsqu'elle était seule, ou alors auprès de sa mère, chez qui elle se rendait pour des séjours prolongés.

Au château, elle feignait l'indifférence ou la fière ironie, et noyait son chagrin dans le sucre. Constamment assise à la même place, dans le petit salon attenant à sa chambre, elle arborait en guise de coiffure un *tantour* à l'ancienne, haut tuyau en argent que l'on plantait dans les cheveux à la verticale, et par-dessus lequel retombait un voile de soie, toilette si compliquée qu'elle se gardait bien de la défaire au moment de dormir. « Ce qui, observait Gebrayel, ne devait guère l'aider à regagner les faveurs du cheikh. Pas plus que sa corpulence, d'ailleurs. On dit qu'elle avait à portée de main une corbeille de friandises que les servantes et les visiteuses surveillaient en permanence de peur qu'elle ne vînt à se vider. Et la châtelaine se gavait comme une truie. »

Elle n'était pas la seule femme à souffrir, mais c'est parmi les hommes que l'intempérance du cheikh suscitait le plus de rancoeur. Si certains affectaient de croire que la chose n'arrivait qu'aux épouses, aux mères, aux soeurs et aux filles des autres, tous vivaient constamment dans la crainte de voir leur honneur terni.

Le village bruissait sans cesse de prénoms féminins, toutes les jalousies, les vengeances s'exprimaient par ce biais. Des disputes éclataient parfois, pour des prétextes futiles, qui révélaient la rage contenue des uns et des autres.

On s'observait, on s'épiait. Il suffisait qu'une femme s'habillât avec un brin de coquetterie au moment de se rendre au château pour qu'elle fût soupçonnée de vouloir aguicher le cheikh. Et d'emblée, elle devenait fautive, plus fautive même que ce dernier, à qui l'on accordait l'excuse d'être « ainsi fait ». Il est vrai que, pour celles qui tenaient à éviter toute aventure, l'un des moyens les plus éprouvés était de ne se présenter devant le maître qu'enlaidies, fagotées, difformes...

Il est des femmes, cependant, qui ne parviennent pas à dissimuler leur beauté. Ou peut-être est-ce leur Créateur qui répugne à les voir cachées ; mais, Seigneur ! que de passions autour d'elles !

L'une de ces femmes vivait dans mon village en ce temps-là. C'était Lamia, justement. Celle du dicton.